

Jennifer Richard

La vie infinie

r o m a n

Philippe Rey

© 2024, Éditions Philippe Rey
7, rue Rougemont – 75009 Paris

www.philippe-rey.fr

Marrakech, entrée

Le désert n'était pas son élément, tout compte fait. Adolescente, elle s'était nourrie de projections torrides, dans lesquelles des corps masculins enveloppés de chèches et de burnous dévoilaient leur force après une traversée éprouvante à dos de dromadaire, les muscles luisants de sueur et bandés comme des arcs pour anéantir la résistance vacillante d'une captive déjà envoûtée par le luxe du bivouac. Ses lectures de midinette lui semblaient bêtes, maintenant qu'elle piétinait dans la rocaïlle, les sinus asséchés par l'âpreté du sirocco, les yeux irrités et une odeur surette imprégnant constamment ses vêtements au niveau des aisselles. Le fantasme avait fait long feu, et elle comptait les heures avant de retrouver le confort de sa chambre climatisée. De tout leur séjour, la visite du site à construire était incontestablement l'activité la moins intéressante. Mais ils étaient venus pour cela. Adrien voyageait pour des motifs professionnels, et Céline s'était greffée au déplacement en espérant vivre les pages les plus sensuelles d'*Un thé au Sahara*. Pendant quelques jours, ils avaient profité de la version cinq étoiles du circuit touristique habituel. Ils avaient traversé la place Jemaa el-Fna avec ses charmeurs de serpents, ses conteurs et ses danseurs travestis,

ils avaient visité la villa Majorelle, le palais Bahia, et subi un gommage abrasif au hammam Les Cinq Sens. Les classiques, au top de la *bucket list* que tout le monde allait énumérer à leur retour. Ils avaient scrupuleusement suivi les préconisations de l'application L'essentiel: Marrakech, se félicitant de la facilité avec laquelle ils s'acclimataient, tels des explorateurs 2.0.

Pourtant, gênée par la poussière qui lui grattait la gorge et oppressée par l'ocre aveuglant, Céline rêvait maintenant de lacs, de collines tourbeuses, d'averses et de masses nuageuses roulant dans un ciel noir. Un pays plein d'eau, gorgé de bleu et de vert.

Après un petit déjeuner frugal, ils avaient embarqué pour une longue route. Ils avaient roulé des heures sur l'asphalte flageolant qui offrait l'illusion de flaques argentées, là-bas, toujours plus loin. Ils se trouvaient maintenant au milieu de nulle part, devant un gigantesque terrain que rien ne séparait de ce qui l'entourait, hormis un panneau signalant que la zone était sous surveillance militaire, et une ligne de barbelés qui courait à perte de vue. Ici, on ne s'extasiait pas devant le velouté des dunes, ni devant le dégradé couleur cocktail dans lequel se mariaient le sable et le ciel, comme sur les photos Windows à la une. C'était le reg, un désert plat et morne qu'on ne distinguait d'un chantier de démolition en région parisienne que par son étendue.

« On est venus voir... rien ? demanda Céline quand le 4x4 s'arrêta. Du sable et de la pierre ?

– Et sur cette pierre, ils bâtiront leur data center », répondit Adrien en ouvrant la portière.

Il lui adressa un sourire et, d'une pression discrète sur le bras, l'incita à rester dans l'habitacle tandis qu'il descendait avec le fixeur marocain. Elle hocha la tête, mais préféra attendre à l'extérieur plutôt que de se retrouver seule avec le chauffeur. Non qu'elle se méfiât des Arabes, mais on ne savait jamais. D'ailleurs, ce n'étaient pas vraiment des Arabes, il fallait qu'elle arrête de les globaliser. En tout cas, c'était un homme. Elle

s'adossa nonchalamment au véhicule, s'en écartant aussitôt sous l'effet de la brûlure.

« C'est potentiellement le plus grand centre de la région, informa le fixeur en faisant quelques pas vers la clôture. Le plus grand après les centres chinois. La zone est reculée mais facilement sécurisable, et approvisionnable en eau moyennant quelques investissements. Et toujours ensoleillée, bien sûr. »

Les deux hommes s'éloignèrent, longeant le site pour en appréhender la topographie. Céline les suivit du regard avec inquiétude. Elle sentait la morsure de la réverbération au coin des yeux, malgré ses lunettes. Elle la sentait même sur ses orteils, ce qu'elle n'appréciait qu'à la plage. Surtout, la toile de sable qui s'étendait autour d'elle, infinie et uniforme, l'oppressait. Si elle laissait son imagination galoper, elle se figurerait bientôt la soif, l'isolement et la sécheresse, les mirages et le soleil au zénith, des crevasses aux lèvres et la peau en lambeaux, la rocaille et les lézards pour seuls témoins de ses délires, et ne parviendrait plus à penser à autre chose qu'à un vide inextricable et à une grande solitude.

Elle crut voir une petite fille danser dans le sable, au loin. De sa robe, diaphane comme un pétale de coquelicot, dépassaient des membres délicats, aussi fragiles que des os de poulet. L'être évanescent s'immobilisa, comme pris en faute, et la scruta. Céline cligna les yeux et la silhouette s'évapora. Elle reconnut les signes annonciateurs d'un malaise vagal. Le vertige pointait, provoqué par une idée qu'elle n'avait jamais pu identifier, suivi d'une bouffée de chaleur, un bourdonnement dans les oreilles, un voile étoilé devant les yeux et l'accélération de son rythme cardiaque. Une sensation de mort imminente qui passait toute seule, aussi vite qu'elle était venue, sans laisser de séquelles, sans autre trace qu'un léger goût de ridicule. Elle n'en avait presque plus eu, après la mort de son père.

Elle fut soulagée de voir réapparaître les deux hommes, et s'efforça de faire bonne figure. L'agent berbère n'était donc pas un djinn venu les perdre dans son sépulcre minéral. Adrien, les mains dans les poches, les manches de sa chemise blanche retroussées sur des avant-bras bronzés, son pantalon en lin épousant des cuisses puissantes, ses boucles brunes sur un grand front lisse, riait avec son interlocuteur, serein et satisfait. Il embrassa Céline avant de lui ouvrir la portière.

« On va faire mieux qu'en Égypte, lui murmura-t-il en lui prenant la main. Chaque pyramide n'offrait l'éternité qu'à un seul homme. Mais l'éternité est pour tout le monde. Pour tous ceux qui en ont les moyens, en tout cas.

– Tu veux faire construire un cimetière géant ?

– Quatre-vingt-seize hectares, c'est plus que géant. Il faut beaucoup d'espace pour vendre un temps infini. »

Il sourit en plissant les lèvres, comme devant un enfant qu'il ne pouvait se résoudre à gronder. Il appréciait l'esprit vif et ironique de Céline, qui lui permettait de ne pas trop se prendre au sérieux dans les moments où il était tenté de se croire invincible. Sans elle, il serait probablement devenu un de ces fils à papa persuadés qu'ils se sont faits tout seuls.

Treize ans après leur rencontre, elle le trouvait toujours aussi séduisant. Il se bonifiait même au fil du temps, comme un vin de qualité, et se rapprochait de plus en plus de l'idée qu'elle se faisait de l'homme parfait.

Au départ, pourtant, il était loin de répondre à tous les critères qu'elle avait en tête. De taille moyenne, les muscles enveloppés d'une fine couche de graisse, il avait un corps tendre et un visage délicat dont les éléments, pris séparément, auraient pu être attribués à une jeune fille : nez court et lèvres charnues dissimulant une denture tarabiscotée, longs cils ombrant des yeux noisette et joues de satin qui passaient facilement du blanc vacherin à la framboise écrasée. Seuls ses lunettes rectangulaires et ses

sourcils contrariés cassaient la juvénilité des traits et rappelaient son assise sociale. Laquelle n'avait pas été étrangère à l'attrait de Céline pour cet enfant en costume de banquier. Non qu'elle fût vénale. Elle n'était pas de celles-là. Mais elle était curieuse.

Leur premier rendez-vous s'était inscrit dans le cadre professionnel : elle rédigeait un article sur le mode de vie des cadres supérieurs de la finance pour un média en ligne. Alors qu'elle s'attendait à réprimer des bâillements face à un cinquantenaire glacial, elle découvrit un homme d'une trentaine d'années, drôle et décontracté. En repensant à cette rencontre non filtrée, à l'ancienne, elle lui trouvait quelque chose de subversif qu'on n'éprouvait plus que rarement avec des inconnus. Se sentir, se toucher, même par inadvertance, en avançant la main pour saisir sa tasse de café, échanger un regard direct, autant de vestiges d'une époque dont elle regrettait parfois la simplicité.

Par ailleurs, l'entrevue avait eu lieu au printemps, saison ternie par la corvée de la déclaration de revenus, qui leur offrit l'occasion d'une discussion plus personnelle. Abordant le sujet du calcul des parts, ils apprirent qu'ils étaient tous deux célibataires. Pour ces deux raisonnables citoyens, la nécessité de contribuer au bien commun était un principe accepté, quoique vécu différemment. Elle était fière de payer des impôts ; sans être favorable à l'exil fiscal, il déplorait que les premiers de cordée dussent assister la masse. À peine cherchait-il des niches d'optimisation. Elle redoutait vaguement une augmentation ; il la consola : « On ne te prélève pas encore un montant à cinq chiffres. » Elle acquiesça, déjà impressionnée. Son admiration était compatible avec ses inclinations socialistes : Adrien était une chance pour la société.

Son assurance diluait ses petits défauts, dont il semblait ne pas avoir conscience. Avec un poste si prenant, nul n'était tenu à une pratique sportive régulière. Même un rendez-vous chez le dentiste était difficile à caser. Pourtant il visait la perfection

et, adepte des investissements à moyen terme, il avait placé ses jetons en début de partie. Il avait gravi les échelons et récolté le fruit de ses efforts. Il travaillait désormais quand il le souhaitait, c'est-à-dire tout le temps, et parvenait à glisser des séances de coaching en boxe anglaise dans les interstices de son agenda. Résultat : ses épaules tombaient moins et son ventre n'étouffait plus sous la ceinture. Par ailleurs, le port d'une gouttière, la nuit, avait finalement eu raison de son chevauchement dentaire. Sur ses tempes, des cheveux d'argent colonisaient sa noire tignasse d'adolescent. Il était devenu pas mal. Et si sa virilité tenait plus de sa position que de son physique, Céline s'en satisfaisait. Elle qui se croyait hermétique au pouvoir de l'argent avait admis qu'un compte en banque bien garni valait tous les muscles du monde. Elle bénéficiait de la puissance d'un mâle alpha sans subir sa masculinité toxique.

Elle l'observait donc avec indulgence, tandis que le chauffeur les ramenait à La Mamounia. La douceur des soirées marocaines l'alanguissait et lui permettait d'accepter les tics qui l'agaçaient tant, à Paris. Il mordillait sa lèvre supérieure, avançant le menton comme un élève à la peine devant ses devoirs, le front plissé par une réflexion intense.

« Si on allait en Irlande, cet été ? » suggéra-t-elle.

Elle venait de recevoir une publicité sur son téléphone. Des images parfaites : des moutons dodus sur fond de prairie moussue, des reflets d'orage glissant sur les étangs, un grand sourire sous la capuche d'un ciré à l'entrée d'une maison en pierre qui faisait office de pub. C'est fou, se dit-elle. C'était tout ce dont elle rêvait, depuis quelques jours.

Adrien sembla se rappeler sa présence quand elle lui caressa la main. Il la regarda un instant tandis qu'elle rangeait son téléphone. Elle lui sourit, signe qu'elle excusait sa distraction. Les trajets prolongeaient son espace de travail : il n'aimait discuter ni en train ni en voiture, préférant mettre ces heures à profit

pour circonscrire les affaires en cours. Et celle du jour était de taille. Il lui aurait volontiers exposé l'ampleur de la transaction, le besoin d'espace de ses clients pour le stockage d'une phénoménale quantité de données, la nécessité pour lui de prendre part à cette révolution anthropologique. Mais elle n'était pas demandeuse, elle ne percevait pas tous les enjeux de son activité.

Le taxi pénétra dans l'enceinte de l'établissement et suivit le cortège de Porsche, Rolls et Maserati qui défilaient devant l'entrée. Le chauffeur s'arrêta à son tour près des colonnes à mosaïques.

« Voilà, monsieur, dit-il. Dix dirhams, s'il vous plaît. »

Adrien lui tendit un billet de vingt dirhams.

« Désolé, j'ai pas la monnaie, monsieur. Il faut aller demander à la réception. »

Céline soupira. On leur avait déjà fait le coup trois fois depuis leur arrivée.

« C'est bon, gardez tout », céda Adrien.

Il sortit et fit le tour du véhicule pour assister Céline.

« Je préfère perdre un euro plutôt que cinq minutes, se justifia-t-il en lui tendant la main.

– On a tout notre temps, chou.

– Moi, je n'ai pas de temps, je n'ai que des délais, rectifia-t-il.

En plus ça lui fait plaisir, et pour nous ça ne change rien. »

Elle n'insista pas, cette fois. C'était le jeu, on les avait prévenus. D'ailleurs, quelle importance? Qui logeait à La Mamounia, et qui allait retrouver ses six enfants entassés entre quatre murs en torchis dans la médina? Une vague culpabilité lui chatouilla l'esprit. Elle avait eu une pensée raciste. Mais son féminisme compensa cette faute de goût: peut-être le chauffeur battait-il ses épouses. Il était peut-être un dominé économique, mais, dans cette société patriarcale, il était également un dominant. Et puis n'était-il pas raciste, lui aussi? Elle pensa aux migrants subsahariens refoulés à la frontière du désert

et aux bateaux pneumatiques qui coulaient régulièrement en mer Méditerranée. L'indignation se dilua, puis disparut. Dans l'ascenseur, elle remarqua que les pommettes d'Adrien rosissaient et que ses yeux allaient de l'écran de son portable à ses yeux à elle. Le son cristallin d'une notification se fit entendre depuis son tote-bag Berlinale.

« Je crois que tu as reçu un message », lui susurra-t-il.

Elle consulta son téléphone et vit sans surprise une icône en forme de flamme danser sur l'écran. Il l'enlaça. Son application préférée avait calculé une haute probabilité pour que sa compagne soit d'humeur érotique. Sur le portable de Céline, l'application avait confirmé l'information.

Ils commencèrent à faire l'amour sur le canapé de la chambre avant de terminer, assez rapidement, sur le lit. Céline jouit de manière suffisamment satisfaisante pour ne pas en vouloir à Adrien de consulter son appli. Il lui adressa un sourire insolent, fier de déclencher son orgasme en un temps toujours plus réduit, comme il aurait maîtrisé la cuisson d'un steak.

Elle enfila une robe noire, fluide et élégante. En attendant qu'il fût prêt, elle s'installa dans le canapé et alluma la télévision. La porte de la salle de bains s'ouvrit sur lui comme un écrin. Il sortit de la pièce les poings contre les hanches, une serviette sur la tête, un cordon de rideau enroulé autour du crâne. Elle éclata de rire. Elle avait tout de suite reconnu Lawrence d'Arabie. Content de son petit effet, il s'habilla pour de vrai, revêtant un costume sur mesure commandé chez Blandin & Delloye avant de partir. Ils descendirent aussi sûrs d'eux que s'ils avaient racheté l'Empire ottoman. Adrien naviguait dans le luxe sans arrogance, poli, respectueux du personnel tant que celui-ci travaillait bien. Élevée selon des standards deux étoiles, Céline s'efforça de ne pas s'extasier devant ce qu'elle voyait, comme elle le faisait souvent dans les hôtels et les restaurants avant de se renseigner sur les fournisseurs et les marques choisies.

Mais l'exercice était difficile. Toute la matière autour d'eux semblait atteinte d'éléphantiasis. Les concepteurs étaient-ils partis de l'obligation de meubler le volume d'un hall de gare, ou s'étaient-ils fixé l'objectif de tout adapter aux dimensions des tables basses, larges comme des voitures? Le marbre au sol reflétait les mille points de lumière sur des longueurs de stade olympique, les tapis avaient l'épaisseur d'une toison de yak et menaient d'allées somptueuses en recoins intimes, d'où bruisaient des gloussements complices. Le rationnement énergétique et le tri sélectif n'appartenaient pas à ce monde. Ici, personne ne pensait compost et heures creuses. Les hôtes étaient jeunes, minces et, pour la plupart, issus de ce que Céline appelait « la diversité ». Elle en fut d'abord amusée, puis étonnée. Les hommes étaient vêtus de costumes coûteux imprimés de motifs exotiques et de chapeaux audacieux, les femmes paraient dans des robes aux tissus chatoyants, leurs cheveux noués dans des foulards de soie ou entremêlés de perles; certains portaient des lunettes de soleil; tous arboraient montres d'aviateur et bijoux de tapis rouge. La robe Max Mara de Céline ne lui semblait plus aussi chic que lorsqu'elle l'avait essayée devant son miroir, avant de la glisser dans sa valise. Elle ne serait pas la déesse de la soirée. Au milieu des créatures flamboyantes qui semblaient toutes uniques, des étincelles animales dans les yeux et des reflets cuivrés courant le long de leurs jambes de panthère, elle n'était qu'une petite statuette falote qui n'osait pas, une fée de ruisseau, tout au plus. Elle eut conscience d'être habillée comme une Blanche, et se sentit plouc pour la première fois de sa vie.

À l'entrée du restaurant Le Français, Adrien adressa un large sourire à la jeune femme qui tenait le registre et indiqua son nom. Sous le fond de teint, ses pommettes virèrent au cramoisi et sa voix prit un accent dramatique tandis qu'elle se tournait vers la salle.

« Je suis désolée, monsieur Guy-Müller, nous avons eu un imprévu. M. Dangote vient d'arriver et nous avons dû libérer les réservations pour ses invités. »

Céline regarda dans la direction indiquée par la femme. Un homme en costume trois-pièces dominait ses courtisans au bout d'une longue table. La vue d'ensemble sur la salle la troubla. Là encore, il n'y avait que des Noirs et des Arabes. Non qu'elle y vît le moindre inconvénient. Absolument pas. Au contraire. L'affluence de cette population inhabituelle était juste étonnante, dans un lieu si... Elle crut deviner la raison de cette originalité: le Marrakech du rire, probablement. Elle consulta discrètement son téléphone. Non, l'événement n'avait pas lieu à cette période. Elle vérifia sur plusieurs sites, mais finit par renoncer à cette explication. Adrien avait adopté un ton cassant, attirant l'attention des gardes du corps postés de part et d'autre de l'entrée. Un supérieur vint à la rescousse de la réceptionniste.

« Nous pouvons vous proposer une table dans l'un de nos trois autres restaurants, monsieur. Le Marocain propose le meilleur tajine du pays. Et l'établissement se fera un plaisir de vous offrir les cocktails.

– Je ne veux pas dîner dans un autre restaurant, j'ai fait une réservation ici. Qui est M. Dangote, d'abord? Un footballeur? »

La jeune femme baissa les yeux. Le directeur de salle ne cilla pas en répondant :

« M. Dangote est un entrepreneur. »

Adrien ne voyait pas là le début d'une explication. Il gardait pourtant son calme, prêt à poursuivre la conversation. Mais Céline avait perçu le point final dans l'intonation de l'employé.

« Laisse tomber, allons dîner au Marocain. »

Non loin de là, un petit homme s'essuya la bouche, posa sa serviette en se levant discrètement, et accourut vers eux sans jamais se redresser totalement.

« M. Dangote ne veut causer aucun problème. Il reste une table libre, qu'il vous prie d'accepter. Il s'arrangera avec les retardataires. S'il vous plaît, soyez nos invités. »

Céline et Adrien avisèrent la table désignée. La proposition était de celles qui ne se refusent pas. Ils emboîtèrent donc le pas au directeur de salle. Soulagé de la tournure prise par les événements, celui-ci avait retrouvé son obséquiosité professionnelle. Ils s'installèrent dans un coin tranquille et commandèrent des cocktails, qu'on leur apporta quelques minutes plus tard. Martini olive pour Céline, mojito pour Adrien.

« Dans les yeux », intima-t-il.

Ils trinquèrent, burent et se mirent à observer les convives.

« Ce n'est pas ici qu'on croiserait des collègues, au moins », plaisanta Adrien.

À la table principale, qui avait les dimensions d'un banquet romain, trônait un homme trapu en costume noir et cravate rouge, ses petits yeux malicieux contrôlant le moindre geste de chacun de ses convives.

« Il ne te fait penser à personne ? » demanda Céline.

Adrien ouvrit des yeux ronds.

« C'est le sosie de Notorious B.I.G. »

Il ne voyait pas de qui elle parlait. La photo qu'elle lui montra sur son téléphone lui arracha un sourire.

« Mouais, fit-il. C'est sans doute un rappeur, lui aussi. »

Céline afficha une page Wikipédia.

« Pas du tout, chuchota-t-elle en rangeant son téléphone. Aliko Dangote est le roi du ciment au Nigeria, et il est devenu l'homme le plus riche d'Afrique. »

Adrien n'était pas franchement impressionné.

« Tout ça, ce sont des bulles spéculatives. Ici, il y a les ressources, mais les marchés ne sont pas fiables. »

Avant de le rencontrer, elle détestait l'univers de la finance. Elle était de gauche. Ses anciens camarades de fac continuaient

de manifester quand ils en avaient le temps, et elle les rejoignait en terrasse à la fin de la journée pour critiquer le système, insulter les fachos et se défouler contre le capitalisme en buvant du rosé. En rentrant chez elle, elle débriefait avec Adrien et se moquait gentiment des idées qui l'avaient autrefois animée. Pourquoi vouloir saboter une société qui leur apportait croissance et paix ? Quelles perspectives d'avenir pouvait-on envisager pour les générations futures, si on laissait advenir le chaos ? Elle ne résistait plus à ses arguments que pour se convaincre qu'elle avait des idées propres. Elle lui soumettait les points d'accroche sur lesquels elle n'avait pas eu le dernier mot avec ses amis. Il hochait le menton, croisait les bras et mettait en avant leurs contradictions. Il avait réponse à tout. Quand elle avait épuisé ses interrogations, elle écoutait le récit de ses dernières valorisations de capital. Il employait des termes obscurs, et moins elle comprenait, plus elle était convaincue.

« On développe en Europe, sous l'égide des États-Unis, reprit-il après avoir passé la commande. Puis on externalise l'exécution des projets. Ici, ils ont l'énergie, l'espace et la main-d'œuvre.

– Et les bas salaires, déplora Céline.

– Pas seulement. L'attractivité tient surtout à la fluidité du marché du travail. Les législations sociales de tous les pays sont en concurrence, et les investisseurs recherchent les plus souples, celles qui leur permettront de travailler à flux tendus, avec le minimum d'apport et de stock humain. Chez nous, le contrat de travail engage autant qu'un mariage devant le maire. Comment veux-tu qu'on reste compétitifs ? »

La compétitivité. Encore une notion dont elle avait fini par admettre la nécessité.

« Le mirage social est un carcan pour l'innovation, continua-t-il. Et un danger pour les intéressés eux-mêmes : des travailleurs protégés sont de futurs chômeurs. »

Il sirota une gorgée de vin en promenant un regard aiguisé sur la salle, son cerveau agençant des raisonnements logistiques, et la fixa de nouveau.

« Pendant que les enfants gâtés défilent sous leurs banderoles en frappant des tambours, les autres se mettent au service de leurs ingénieurs et avancent. Regarde, il n'y a pas de grèves, ici. Aux Français les RTT, aux autres la vie éternelle.

– Carrément ?

– Le défi de l'homme est d'atteindre l'immortalité, j'imagine que ça ne t'a pas échappé. Il serait dommage de prendre du retard à cause du droit de grève. »

Elle faillit lui rétorquer que, quand on a l'éternité devant soi, on n'est pas à cinq minutes près, mais elle ne voulut pas faire dévier une conversation qui lui tenait visiblement à cœur.

« Je ne sais pas ce que ça veut dire, atteindre l'immortalité, admit-elle simplement. Depuis le temps que l'homme court après, je ne vois pas ce qu'il y a de neuf. »

Pour une fois, elle n'attendait pas de lui une réponse d'expert. Mais il resta dans son rôle.

« Les progrès technologiques sont exponentiels, et les laboratoires du monde entier sont dans la course. Il ne manque plus grand-chose. L'éternité sera bientôt à portée de main, pour ceux qui veulent se transférer.

– Comment ça, se transférer ?

– Nous sommes constitués d'un ensemble de données, qu'il suffit de récolter, de sauvegarder et de transférer, pour reconstituer l'homme nouveau. Tout doit disparaître, pour permettre la résurrection numérique.

– À t'écouter, on a l'impression que nous ne sommes rien d'autre que des chiffres.

– Je pense en effet que la société n'est pas un tout, mais un tas. »

Il appuya sa plaisanterie d'un clin d'œil, sirota une gorgée de vin et reprit immédiatement son sérieux. Il la regarda intensément, la défiant de formuler des idées qu'elle avait tant de fois moquées, associées à des superstitions d'un autre temps, dangereuses et inégalitaires: l'âme, la foi, le souffle et autres archaïsmes. Elle se demanda lequel des deux était finalement le plus matérialiste. Elle décida que c'était toujours elle, qui ne croyait qu'en l'homme et en son corps, face à lui qui croyait en un être humain désincarné et à l'esprit dématérialisé. L'idée que son compagnon était en train de tomber dans une nouvelle religion l'amusa.

« Tu crois qu'un amas de données peut reproduire la conscience ?

– Certain. Il faut juste trouver lesquelles. Puis nous fluidifier.

– Nous liquider, tu veux dire ?

– C'est une façon de le dire, oui. La liquidation est une bonne chose, tu sais. En droit des affaires, elle met fin à une situation difficile.

– Ça dépend pour qui, soupira Céline. Et ceux qui ne veulent pas se faire liquider ? Ceux qui ne veulent pas de l'immortalité ? »

Adrien ouvrit les mains en signe d'impuissance. La réponse lui semblait tellement évidente. Céline leva un sourcil.

« Ce sera leur problème. On n'a jamais interdit aux gens de mettre fin à leurs jours. Quoique... un peu de réglementation ne ferait pas de mal. C'est dommage de ne pas confier ce geste ultime à des pros et de priver l'économie d'un tel atout. »

Il accentuait sa tendance au cynisme pour taquiner sa compagne. La contrariété de celle-ci ne lui échappa pas, et il adopta un ton rassurant.

« Tu voudrais vivre tes dernières années de la même façon que ta mère ? Pour moi, c'est hors de question, je te préviens. Confondre les jours, les lieux, ne plus savoir qui est mort ou vivant autour de toi, qui tu aimes ou détestes... »

– Bien sûr que non. Je préférerais mourir plutôt que d’avoir Alzheimer.

– Tu pourras échapper aux deux. Tu pourras passer l’éternité à faire ce que tu veux, remplir le temps et l’espace infinis de ce que tu aimes. »

Elle médita ses paroles. C’est vrai, le temps passait trop vite pour apaiser sa boulimie d’expériences. Au cours d’une journée ou d’un voyage, elle n’avait de cesse de compléter la liste des choses à faire, à voir, à goûter, battue d’avance par sa montre et convaincue qu’il lui faudrait dix vies pour venir à bout de ses envies. Elle tentait de corriger cette manie en se rappelant les paroles d’un ami d’enfance. Pour canaliser son ivresse de projets, il lui répétait que l’important n’était pas de faire tout ce qu’on peut, mais de ne faire que ce qu’on veut. Il avait souvent de ces paroles trop sages pour leur âge, qui faisait retomber son euphorie comme un atterrissage à Roissy après des vacances au soleil. Pourtant, elle savait déjà qu’elles s’imprimeraient en elle pour longtemps.

Qu’était devenu ce garçon, d’ailleurs, après le lycée ?

« Qu’est-ce que tu ferais, toi, si tu étais immortelle ? » lui demanda Adrien.